

Ma Sœur Fébronie

Rodez, 29 mai 1831

J.M.J

Ma très honoré Sœur

Votre lettre, à laquelle vous m'excuserez j'espère, d'avoir tant tardé à répondre, est datée du 23 avril. J'étais alors, et j'ai été encore longtemps après, chargé de plus de travail que je n'en pouvais porter ; et mon fardeau est encore assez pesant, quoi que Mgr l'Evêque soit de retour de sa visite pastorale. Je partage avec plaisir la consolation qui vous revient de la séparation opérée entre les surveillées et les pensionnaires, et de tous les bons effets qui en ont résulté, du succès de votre première communion et de la persévérance des enfants, du moins jusqu'à l'époque de votre lettre. Je suis persuadé qu'elle dure encore, et qu'elle continuera longtemps, par la bénédiction que Dieu daignera accorder à vos soins. Vous ne manquez pas assurément de mettre tous ces enfants avec vous sous la protection de Jésus, de Marie et de Joseph. Elles trouveront un puissant soutien dans la dévotion envers la Ste famille, que vous prenez soin de leur inspirer.

La tentation de vaine gloire, qui prend occasion de l'accomplissement des devoirs que votre vocation vous impose, ne doit pas vous empêcher de vous en acquitter fidèlement et joyeusement. Ne la craignez pas trop ; mais tenez-vous en garde néanmoins contre cet ennemi rusé et subtil, par une exacte vigilance, et par l'attention de renouveler souvent la pureté de votre intention. La vanité, quand on y consent, ne procure jamais qu'une fausse satisfaction, produit le remords et la tristesse, et altère, ou détruit le mérite des bonnes œuvres. C'est un vert-de-gris, une rouille, qui ronge les métaux ; on les en préserve en les nettoyant souvent ou en les couvrant d'un vernis. Ce vernis est l'esprit de foi et de charité. La vaine gloire est une branche de l'amour-propre, et comme la tristesse, elle se nourrit de réflexions et de comparaisons oiseuses des autres avec soi-même.

Gardez-vous donc très sévèrement de jamais réfléchir sur le bien que vous avez fait, de peur que vous ne finissiez par l'attribuer à votre zèle, ou à votre industrie. Pénétrez-vous de cette vérité que, si vous n'étiez prévenue et accompagnée de la grâce, vous ne seriez propre qu'à gêner la besogne. Notre Seigneur a dit : quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite. Ce précepte s'applique à toutes les bonnes œuvres. Le moyen de ne pas nous glorifier du bien que Dieu daigne faire par nous, c'est de ne pas nous en occuper, et de ne pas désirer que d'autres s'en occupent. Il a dit encore : quand vous vous serez acquitté de votre tâche, pensez que vous êtes des serviteurs inutiles, et que vous avez fait seulement ce que vous deviez faire. Soyez donc fidèle, ma chère Sœur, à éviter tout raisonnement sur ce que vous faites, sur ce que les autres font, ou ne font pas, sur les obstacles au bien que vous voudriez, ou auriez voulu faire ; et soyez assurée que vous êtes toujours la seule cause du bien que vous deviez faire et que vous ne faites pas.

Au reste je m'alarme peu sur votre penchant à la vaine gloire: parce que je vois que vous le connaissez, que vous vous en défiez, et que Dieu vous fait la grâce de remarquer beaucoup de défauts dans les actions même dont vous êtes portée à vous applaudir en secret ; et beaucoup d'infidélités aux saintes inspirations de la grâce. Que ce soit là votre miroir.

Cependant il ne faudrait pas d'un autre côté, que la vue de vos manquements vous jetât dans la pusillanimité : l'amour-propre se retrouverait encore là. Ne craignez pas de vous approcher de la Ste table, lorsqu'on vous dit d'y aller. Lorsque vous éprouvez le sentiment de votre misère, n'omettez pas la Ste communion : faites-la seulement avec une humilité et une confusion qui n'empêche pas la confiance ; d'autant plus que vous savez par une heureuse expérience que ce pain vous donne de la force, de la paix et de la joie spirituelle.

Continuez à demander les vertus que vous vous sentez pressée de solliciter auprès du Seigneur Jésus. Il les accordera à votre persévérance. Si vous trouvez de la difficulté à méditer, ne vous en étonnez pas, mais humiliez-vous-en devant Dieu. Il est heureux que vous puissiez au moins vous pénétrer du sentiment de sa présence. Quand une méditation se passerait toute entière dans cette seule occupation, ce ne serait pas un temps perdu à beaucoup près.

Je m'aperçois que ma lettre se prolonge plus que je ne voulais d'abord. Je vais donc finir, en vous priant d'agréer l'assurance de mes sentiments affectueux en N. S., et en vous envoyant toutes les bénédictions dont je puis disposer au nom de J. de M. et de J.

Marty, v. g.